

tant il est vrai que l'impunité leur semble acquise, semble un apanage même de leur état. Oui, nous avons vu ce spectacle incroyable, et notre pays seul pouvait le donner, la presse, ce défenseur né des droits publics, cette sentinelle toujours prête à donner l'alarme et à revendiquer au nom du peuple, nous l'avons vu s'armer presque toute entière en faveur de la tyrannie contre les lois.

Voilà où nous en sommes ! Et vous n'êtes pas encore satisfaits ! Et vous avez encore quelque chose à réclamer ! Et vos journaux vont jusqu'à crier même à la persécution contre les prêtres ! Le vertige vous gagne ; il n'est pas possible d'être trop haut placé au-dessus des hommes sans que la tête tourne ; l'ivresse de l'absolutisme est la plus terrible et la plus fatale de toutes, parce que rien ne l'arrête que les catastrophes, et c'est aux catastrophes que vous courez ; vous allez au devant des révolutions, parce que vous oubliez que les hommes ont une conscience, et que la nature se révolte contre tous les genres d'oppression. Rien ne peut plus vous ouvrir les yeux, puisque le cri d'alarme du *Réveil*, signalant les abus, n'a pu vous éclairer sur le péril, vous faire entendre les clameurs qui grondent tout autour de vous, ni vous rappeler à la réalité, au temps où vous vivez, aux institutions qui nous gouvernent, et à l'intelligence de ce qui se passe autour de vous. On n'empêche pas de courir à la ruine les pouvoirs affolés, on ne peut retenir une course furieuse à l'abîme quand tout frein est rompu. Quoi ! Vous ne reconnaissez même pas le frein. Jamais le "prius dementat quos vult perdere Deus" ne fut aussi vrai que pour le clergé de nos jours. Vous êtes des aveugles, et vous voulez conduire les hommes ! Des aveugles, oui ; si vous pouviez voir quelque chose en dehors de vous-mêmes, je vous dirais : "Regardez un peu, on vous montre le fait flagrant de l'abaissement de notre race, l'ignorance grossière de ce peuple que vous avez élevé, la perte complète de son influence, il n'est même plus une valeur numérique ; on vous montre le néant de nos écoles et de nos collèges, tous vous appartenant, tous votre œuvre ; on vous montre notre presse que vous maîtrisez, que vous conduisez, et qui est toute à vos ordres ; c'est vous qui commandez aux journaux ce qu'ils doivent dire ou ne pas dire ; un mot envoyé par un évêque à un journal équivaut à un décret sur la presse dans les autres pays ; c'est vous qui êtes le pouvoir public, qui le remplacez ou qui vous le subordonnez à votre choix ; vous faites la législation, et l'on ne voit partout, dans les institutions comme dans les familles, comme dans tous les corps constitués, que ce que vous autorisez ou consentez à admettre. L'Institut-Canadien de Québec est sous vos ordres ; la bibliothèque du parlement local même est sous vos ordres, et, dans la salle de lecture de ce même parlement, que voit-on en fait de journaux de la France ? Rien que des feuilles ultramontaines et des feuilles légitimistes, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus propre à abêtir et à pervertir l'intelligence.

Aucun membre du parlement local n'a osé protester à la session dernière contre le bill Angers sur l'éducation, qui est la formule la plus explicite de l'aplatissement, de la livraison de l'âme tout entière d'un peuple à une autorité sans limite. Ah ! l'éducation ! vous savez bien qu'un peuple est ce qu'on le fait, et comme vous avez eu jusqu'aujourd'hui l'éducation toute entière du peuple entre les mains, vous vous indignez de ce qu'on veuille la partager avec vous ; vous tremblez à l'idée qu'une partie de la population vous échappe, car, vous le savez trop bien, dès que l'éducation sera libre, vous n'en serez plus les maîtres ; la jeunesse apprendra autre chose que l'histoire misérablement réduite ou indignement falsifiée ; son cerveau élargi embrassera autre chose que le surnaturel incessamment renouvelé, et le triste échafaudage de puérilités et de duperies élevé dans chaque cervelle façonnée par vous, ne tardera pas à s'écrouler sous des regards habitués à plonger librement au fond des choses.

En touchant à l'éducation, je vous touchais à l'endroit sensible ; vous m'auriez pardonné plus d'une impiété peut-être, car cela ne regarde que moi, et vous n'auriez pas pris la peine de me dénoncer dans toutes les chaires de votre diocèse pour des idées impossibles à répandre ; mais, qu'on vous dispute le gouvernement des esprits dès le berceau et la direction des intelligences dans l'embryon, voilà ce que vous n'avez pu supporter. Je disais plus haut que tous les droits, vous les aviez ou vous les preniez, et qu'on n'en avait pas en dehors de vous, que vous contrôliez tout, que vous étiez les rois et les maîtres de tout ce qui s'enseignait, de tout ce qui s'imprimait dans notre pays. En voici la preuve la plus récente, la plus éclatante de toutes. Votre circulaire a paru dans tous les journaux français de la province, qu'ils fussent conservateurs ou libéraux ; tous, du premier au dernier, ont publié ce qui me frappe ; y en a-t-il un seul qui reproduira ma réponse et ma défense ? Si ce journal existe, je veux dire un journal qui publie ma réponse honnêtement, dans un esprit d'impartialité et de justice, montrez-le moi et je biffe tout ce que je viens d'écrire. Mais non, le *Réveil* restera seul contre tous, et il s'en moque bien. Ce ne sont pas les approbations du nombre qu'il recherche ; à ce compte, il lui faudrait faire trop de concessions humiliantes, trop d'abjurations indignes ; le *Réveil* s'adresse à ceux qui pensent et c'est là une force plus grande que celle des masses ; appuyé sur eux, il peut affronter seul tous les coups, et s'il sort de la lutte mutilé, il n'en sortira pas du moins amoindri ni abaissé.

Oh ! je sais bien, Mgr., que je n'ai pas encore raison pour la plupart des gens, pour bon nombre même d'esprits éclairés, mais timides ; on a toujours tort, du reste, d'avoir raison avant les autres ; mais, je vous le dis, je n'ai pas seulement des arguments à faire ; je laisserai là l'esprit effrayé, et j'irai droit au cœur de mes compatriotes où je ferai résonner une fibre que tous les anathèmes accumulés ne pourront jamais étouffer. La raison a ses apostasies, l'esprit est souvent lâche et la pensée se renie elle-même, mais le cœur compriné éclate toujours ; on n'en peut arrêter un seul battement sans arrêter la vie entière. J'appellerai la jeunesse, toute la jeunesse, et je lui demanderai s'il faut qu'une nouvelle génération s'ajoute encore à celles qui se sont succédées dans la prostration, dans l'abdication de toute virilité, de toute indépendance d'esprit, de toute fierté intellectuelle ; je lui demanderai, si elle a quelque souci du nom français en Amérique, de ne pas permettre que ce nom s'efface de plus en plus, et s'efface dans la risée et le mépris des autres races ; je lui demanderai de s'unir dans un effort commun, en rejetant loin d'elle ces ridicules distinctions de parti qui, depuis longtemps, n'ont plus de cause et qui empêchent tout résultat ; alors, ouvrant les pages de la destinée et montrant les merveilleux horizons qui entourent notre jeune pays, je lui demanderai si c'est là l'avenir qui attend des intelligences éternellement en tutelle, si nous ne devons y arriver qu'à la remorque des autres races et ne plus compter pour rien dès que nous y serons parvenus ? Partout où il reste quelque patriotisme, quelque souvenir d'un passé qui eut ses gloires, et quelques aspirations libres, ma voix se fera entendre. Cette voix ne sera pas celle d'un protestant, Mgr., d'un protestant déguisé, comme vous le dites, et qui cache ses apostasies, mais ce sera une voix comme on a perdu l'habitude d'en entendre dans notre pays malheureux, qui saura bien réveiller les fibres assoupies et rendre l'essor aux âmes découragées.

Monseigneur, vous ne pouvez rien contre moi ; je méprise toute estime qui exigerait de moi la plus légère concession ; depuis longtemps je me suis mis au-dessus de toute considération banale, et, d'autre part, il est assez grand aujourd'hui le nombre de ceux qui ne s'arrêtent pas aux circulaires ou aux lettres pastorales, et qui ne basent pas leurs idées et leurs opinions sur ces sortes de documents. A. BUIES.